

LES SIX
ÉLÉMENTS
DU COMMERCE DE
LA FOURRURE

Que décrivait Charles Lalemant?
Quelles marchandises étaient
échangées?

Quelle fourrure était la plus précieuse?
Décris la cérémonie telle qu'elle s'est
passée.

Le commerce de la fourrure

Lalemant décrivait le commerce de la fourrure. En Nouvelle-France, ce commerce dépendait de six éléments importants : les peuples autochtones, les castors, la mode européenne, les coureurs de bois, les canots en écorce de bouleau et les marchands.

Les peuples autochtones

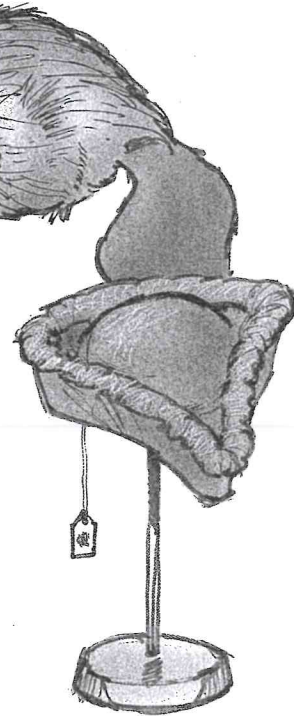
Les peuples autochtones chassaient le castor pour sa viande et pour sa peau bien avant l'arrivée des Européens. Ils savaient dans quels lacs et dans quels cours d'eau les castors vivaient.

En 1723, un voyageur a décrit deux

méthodes utilisées par les autochtones pour tuer le castor. L'une consistait à utiliser un piège simple fait d'un rondin lourd en équilibre sur l'extrémité d'un bâton. Comme appât, on y plaçait la nourriture favorite du castor. Le moindre mouvement de l'animal provoquait la chute du rondin sur sa tête.

En hiver, une autre méthode était utilisée. C'est en cette saison que la fourrure est la plus épaisse et la plus belle. Un homme creusait un trou dans la glace en face de l'entrée de l'abri des castors. Un filet était tendu sur le trou. Un autre homme forçait un passage en haut de l'abri des castors. L'animal essayait de s'échapper et se faisait prendre dans le filet. Le chasseur le tuait alors rapidement d'un coup à la tête.

Le commerce de la fourrure étant établi, les Hurons ont eu l'idée de travailler en tant qu'«intermédiaires». Ils vivaient au nord-ouest du Saint-Laurent. Ils savaient que les Cris, au-delà du lac





Supérieur, disposaient de fourrures. Ils savaient aussi que les marchands français possédaient des marchandises que les Cris voulaient. Pourquoi ne pas se charger de l'échange?

Dans leurs canots d'écorce de bouleau, les Hurons sont partis vers le nord et l'ouest le long des rivières et des lacs. Ils colportaient des couteaux et des couvertures et rapportaient des fourrures pour les marchands français. Ils offraient une sorte de service de «camionnage». Cependant, le rôle important joué par les Hurons dans le commerce de la fourrure a attiré la jalousie des Iroquois. Au cours d'une guerre sanglante en 1649, les Iroquois ont anéanti en grande partie la nation huronne. D'autres devaient prendre la relève dans le commerce de la fourrure.

Quelques faits au sujet du castor

Aujourd'hui, le castor est l'emblème national du Canada. Ceci nous dit quelque chose sur son importance dans

LE CASTOR CANADIEN (CASTOR CANADENSIS)

- *Il appartient à la famille des rongeurs avec la souris, le rat, le porc-épic et l'écureuil.*
- *Sa fourrure pousse en deux couches : une couche extérieure rouge-brune et une couche intérieure douce et duveteuse.*
- *L'adulte pèse environ 30 kg.*
- *Excellent nageur, il peut rester sous l'eau jusqu'à 15 minutes.*
- *Il frappe sur l'eau avec sa queue noire, plate, en forme de pagaie, pour prévenir les autres d'un danger.*
- *Il construit des barrages dans les cours d'eau où l'eau coule lentement pour créer un étang où il peut construire un abri.*
- *L'entrée de l'abri est sous l'eau. Des tunnels conduisent au gîte.*
- *Il se nourrit d'écorce et de brindilles de bouleau, de tremble, de peuplier et de saule.*
- *Quatre dents courbées et pointues lui permettent de ronger le bois.*
- *Les dents poussent constamment. C'est parce que le castor ronge qu'elles ne deviennent pas trop longues.*

l'histoire. Le commerce de la fourrure en Nouvelle-France reposait sur le castor. Sa fourrure était la plus prisée.

La remarque suivante d'un autochtone a été notée par le père LeClerq, un prêtre jésuite :

En vérité, le castor fait tout à la perfection. Il nous donne des marmites, des haches, des épées, des couteaux et nous fournit à boire et à manger sans que nous ayons besoin de cultiver la terre.

—Extrait de *New Relation of the Gaspesia*

1. Comment le castor fournissait-il tous ces articles aux peuples autochtones?

2. À quels problèmes les peuples autochtones auraient-ils fait face si le castor avait disparu?

La mode européenne

Le succès du commerce de la fourrure en Nouvelle-France dépendait de la mode parisienne. Des fourrures spéciales comme celle de l'hermine et du renard étaient en demande sur le marché. Elles étaient utilisées pour orner les robes des rois, des nobles fortunés et des hauts dignitaires de l'église. Les Européens recherchaient aussi les peaux de cerf et d'orignal, car elles produisent un excellent cuir. Mais ce que le marché parisien voulait avant tout, c'était de la fourrure de castor. Le summum du luxe était le chapeau de castor.

Pour leurs chapeaux, les couturiers exigeaient les fourrures appelées **castor gras**. Ces fourrures étaient portées pendant un certain temps par les autochtones avant d'être vendues. Les frottements faisaient disparaître le long poil de la fourrure. L'huile et la sueur du corps des autochtones resserraient les poils courts. C'est avec du castor gras qu'on faisait les plus beaux chapeaux.



Le tricorne
«continental»
(1776)



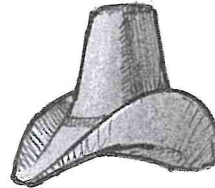
Le bicorne
«marin»
(1800)



Armée
(1837)



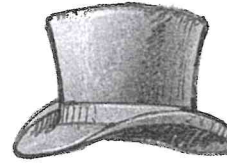
Le Wellington
(1812)



Le dandy parisien
(1815)



Le Régent
(1825)



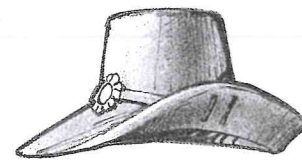
Le d'Orsay
(1820)

Civils

Un grand nombre de riches et de moins riches achetaient des chapeaux de castor. Certains s'endettaient même pour en posséder un. C'était un **signe extérieur de richesse**, la preuve que le porteur était de haut rang.

Les coureurs de bois

Lorsque les Hurons ont disparu, les Français ont dû aller vers l'ouest pour obtenir des fourrures des autochtones. Ils partaient dans les bois et se liaient d'amitié avec les autochtones. Parfois, ils vivaient avec eux pendant des mois. Ils apprenaient d'eux comment se déplacer en canot, comment trouver les plus belles fourrures et comment survivre dans la nature sauvage. Ils faisaient des échanges et apportaient les fourrures aux marchands de Montréal et de Québec.



Clérical
(XVIII^e siècle)

Styles de chapeaux de castor.

La mode européenne des chapeaux de castor a joué un rôle important pour le commerce de la fourrure en Nouvelle-France.

LE PREMIER COUREUR DE BOIS

Le premier coureur de bois en Nouvelle-France était Étienne Brûlé. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il est arrivé à Québec en 1608. Deux ans plus tard, il a prié Champlain de le laisser partir vivre avec les autochtones. Champlain ayant acquiescé, il est parti vivre avec le chef algonquin Iroquet.

Il a appris les langues et les coutumes autochtones. Il a servi d'interprète à Champlain lors d'un voyage le long de la rivière des Outaouais vers le pays des Hurons, autour de la baie Georgienne.

Ayant vécu ces aventures, Brûlé ne pouvait plus supporter de vivre à Québec. La vie en ville était tout simplement trop ennuyeuse. Cela ne pouvait être comparé au plaisir de descendre des rapides en canot ou de participer à une chasse au castor.

Brûlé a voyagé dans des régions où aucun Français n'était jamais allé. Il s'est rendu au bord des cinq Grands Lacs et a suivi des pistes autochtones depuis ce qui est maintenant Toronto jusqu'aux chutes du Niagara. Sans lui, Champlain aurait eu des difficultés à terminer ses cartes du vaste nouveau continent.

Étienne Brûlé travaillait avec les marchands de fourrures de Montréal et de Québec. Ceux-ci le payaient pour qu'il encourage les autochtones à apporter leurs fourrures. Comme il parlait leur langue et comprenait leurs coutumes, les autochtones avaient de l'amitié pour lui et le respectaient.

Au cours de sa vie, Brûlé a fait face à la mort de nombreuses fois. Une fois, il a été capturé par les Senecas, ennemis des Hurons. Il a été torturé et aurait été tué s'il n'avait persuadé ses ravisseurs qu'un orage imminent était le signe des esprits qu'il devait vivre. Il est retourné jusqu'au territoire des Hurons en traversant des centaines de kilomètres de pays sauvage.

À la fin, ses amis les Hurons se sont retournés contre lui et l'ont tué au cours de l'été 1633. Peut-être les avait-il insultés ou trahis. Personne ne connaît la raison de la mort du premier coureur de bois.

En fait, tout ce dont ils avaient besoin, c'était d'un mousquet, d'un canot en écorce de bouleau plein de marchandises à échanger et d'une connaissance des bois. On les appelait **coureurs de bois**.

La vie des coureurs de bois était pleine de risques, de solitude et, parfois, de violence. En règle générale, ils se déplaçaient par trois. Une toile goudronnée leur servait de voile pour le canot lorsque le vent était derrière eux. Elle servait

aussi de tente et leur permettait de s'abriter la nuit. Les coureurs de bois transportaient très peu de nourriture avec eux. Ils préféraient utiliser l'espace dans le canot pour les fourrures et les marchandises à échanger. Ils vivaient essentiellement de gibier et de poisson.

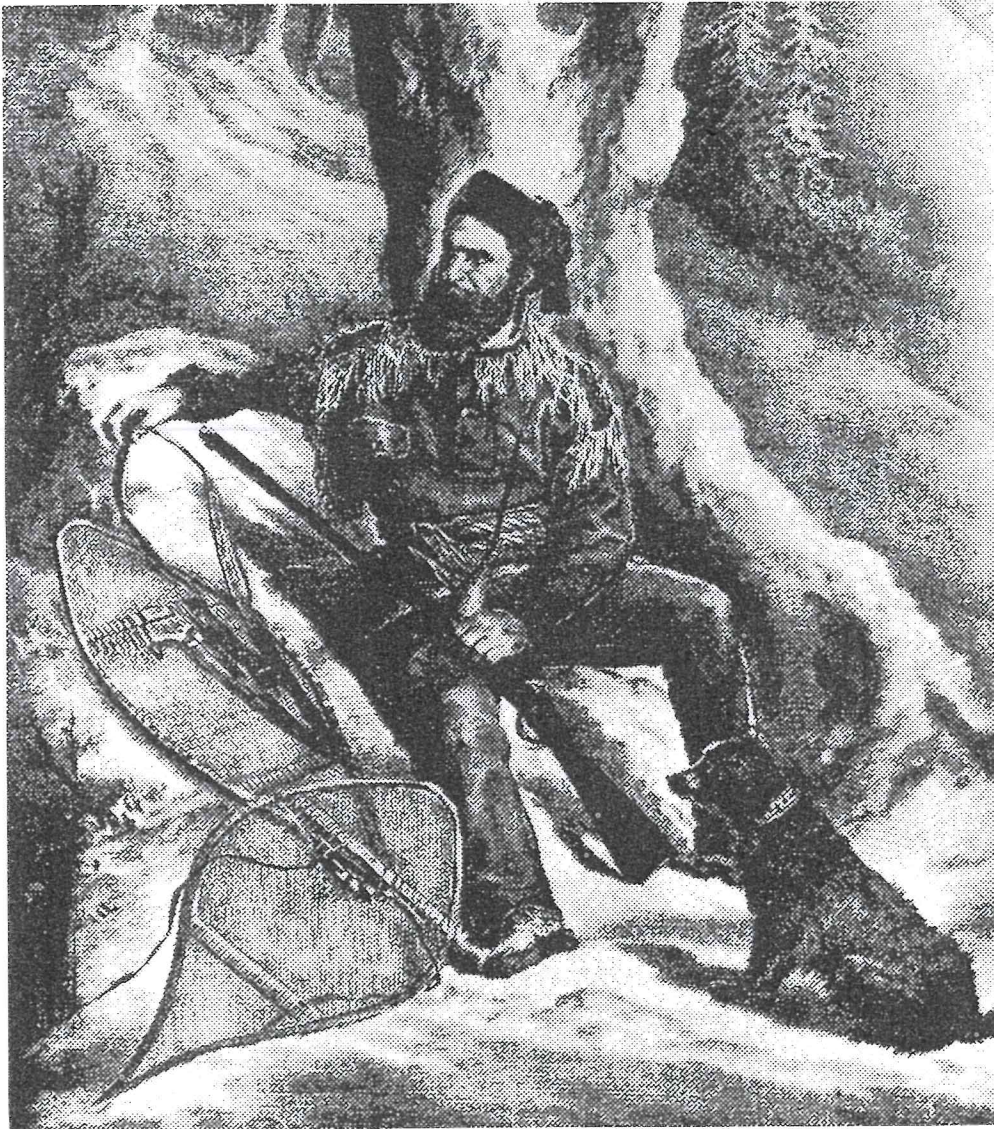
En 1678, il y avait environ 600 coureurs de bois en Nouvelle-France. La population totale de la colonie n'était alors que de 9 000. Les coureurs de bois servaient d'interprètes entre les peuples

autochtones et les marchands de fourrures et assuraient une provision régulière de fourrures dans les forts. Toujours à la recherche de fourrures, ils ont exploré l'intérieur de l'Amérique du Nord.

Le fait que tant de colons quittaient les fermes pour vivre dans les bois n'était pas apprécié de tout le monde. Les agents du gouvernement et les chefs religieux voulaient que les coureurs s'établissent, aient de grandes familles et participent au développement de la colonie.

Pour résoudre ce problème, le gouver-

neur de la Nouvelle-France a passé une nouvelle loi. Les pelletiers devaient obtenir un permis et le nombre de permis était limité. Ceux qui possédaient un permis étaient appelés **voyageurs**. Il était cependant impossible de faire respecter la loi dans ce territoire sauvage et inhabité. Des centaines de coureurs de bois ont continué leurs activités. Si les autochtones ne pouvaient pas échanger leurs fourrures avec les Français, ils pouvaient se tourner vers les Anglais. Qu'on les aime ou non, les coureurs de bois étaient nécessaires au commerce de la fourrure.



Le père François-Joseph le Mercier. Le père le Mercier a vécu pendant vingt ans parmi les peuples autochtones et a voyagé avec les coureurs de bois. Quelle évidence de l'influence autochtone peux-tu voir dans cette image?



Voyageurs descendant les rapides. De grands canots comme celui-ci ont servi au transport de la fourrure jusqu'au XIX^e siècle.

Les canots en écorce de bouleau

Depuis des années, les autochtones se déplaçaient dans leurs canots en écorce de bouleau pour faire des échanges, pour pêcher et pour chasser. Au début du commerce de la fourrure, ils utilisaient leurs canots pour livrer les précieuses fourrures aux comptoirs commerciaux le long du Saint-Laurent. Plus tard, les Européens ont appris à manier un canot aussi bien que les autochtones. Les canots ont alors conduit les pelletiers au cœur du continent.

Les canots en écorce de bouleau se déplaçaient facilement et rapidement. Ceux qui servaient au transport de marchandises pouvaient mesurer jusqu'à 12 m de longueur. Ils pouvaient transporter un équipage de six à douze membres et 2 300 kg de marchandises.

En principe, les pelletiers pagayaient à genoux mais un expert pouvait se tenir debout et utiliser une perche dans les rapides. Parfois, les pelletiers devaient

faire du portage. Deux personnes portaient alors le canot renversé sur leurs épaules et les autres se chargeaient des marchandises et des pagaies.

La nuit, le canot était déchargé et attaché à un pieu planté dans le sol. Cette précaution était nécessaire car un coup de vent soudain pouvait pousser violemment l'embarcation contre un rocher ou un arbre.

Le plus grand désavantage des canots est qu'ils pouvaient facilement être endommagés. Une roche pointue et c'était le désastre. Cependant, les équipages disposaient toujours d'outils et de gomme d'épinette ou de pin et faisaient les réparations mineures sur place.

Un canot transportant des marchandises et un équipage important pouvait couvrir jusqu'à 140 km, avec le courant, en dix-huit heures! Sans les canots et l'habileté des autochtones, le commerce de la fourrure ne se serait jamais développé aussi rapidement.

Les marchands

De nombreux marchands français et canadiens français ont tiré profit des avantages offerts par la colonie. Ils achetaient des marchandises en France et les expédiaient à la colonie par bateau pour les échanger plus tard contre des fourrures. Les marchandises étaient emmagasinées dans des entrepôts à Montréal et à Québec. L'emplacement de ces villes sur le Saint-Laurent était idéal pour le commerce de la fourrure.

Les marchands expédiaient les fourrures en France. Ils prenaient des risques mais, la plupart du temps, ils faisaient de jolis profits. Tant que le commerce de la fourrure a été florissant, ils étaient les gens les plus puissants en Nouvelle-France.

En échange de leurs fourrures, les autochtones étaient surtout intéressés par les vêtements, les couvertures, les outils, les fusils et l'eau-de-vie. Les fusils rendaient la chasse plus facile, ce qui signifiait plus de fourrures. Les autochtones aimaient particulièrement les couvertures faites d'étoffe blanche, bleue ou rouge avec des bandes noires en bordure. Ils considéraient les couvertures anglaises comme les meilleures. Les marchands français se voyaient obligés d'acheter leurs couvertures en Angleterre pour ne pas perdre leur commerce.

L'eau-de-vie causait de graves problèmes. Les autochtones n'avaient pas l'habitude des effets de l'alcool. L'Église insistait pour que les pelletiers cessent d'en donner aux autochtones. L'inquiétude des pelletiers était que s'ils refusaient d'échanger de l'eau-de-vie, les Anglais pourraient faire du commerce à leur place en offrant du rhum. Les Français ont donc continué à offrir de l'alcool.

Les fourrures de castors et les articles français servaient d'argent en Nouvelle-

France. Le tableau ci-dessous te montre les taux d'échange :

12 peaux de castors pour un fusil
4 peaux de castors pour 4,5 l d'eau-de-vie
2 peaux de castors pour 10 hameçons
1 peau de castor pour 0,25 kg de perles de couleur en verre